

En mettant en scène les « confessions »

La descente aux enfers de Khaled Kelkal

de celui qui fut qualifié d'« ennemi public n°1 » après les attentats de 1995,
Roger des Prés interroge notre perception du monde contemporain.

Le 29 septembre 1995, Khaled Kelkal est abattu par les gendarmes de l'EPIGN non loin de Lyon. Il avait vingt-quatre ans. Considéré comme « l'ennemi public numéro 1 », il était activement recherché pour son implication dans toute une série d'attentats meurtriers durant l'été 1995, dont celui du RER B de la station Saint-Michel à Paris (8 morts et plus d'une centaine de blessés). Revendiqués par le GIA, ces actes terroristes suscitent une vive inquiétude dans le pays.

BRILLANT AVENIR ET LENTE DÉRIVE

Très vite identifié grâce à ses empreintes digitales laissées à maintes reprises, fiché comme petit délinquant, le portrait-robot de Khaled Kelkal figure alors dans tous les commissariats. Lorsqu'il est repéré dans la région lyonnaise, 800 gendarmes sont à ses trousses. Il sera tué à bout portant. « Finis-le », seront les mots prononcés par les forces de l'ordre. Ce sont ces mêmes mots qui barrent les deux écrans aux pieds desquels sont installés les spectateurs avant que rétentissent les coups de feu mortels. Puis la lumière se fait sur les deux acteurs qui se font face. Le premier, Fayssal Sabir, incarne Dietmar Loch, ce sociologue allemand qui, en 1992 et dans le cadre d'une étude sur l'intégration des enfants issus de l'immigration, rencontre le jeune Kelkal. Originaire de Vaulx-en-Velin, il n'est encore qu'un petit délinquant, impliqué dans des vols à la voiture bélier, en liberté provisoire pour bonne conduite. Après cette rencontre, le sociologue repartira en Allemagne.

Ce n'est qu'une fois Kelkal mort qu'il se souviendra l'avoir rencontré pour les besoins de son enquête, lui comme des dizaines d'autres jeunes. Il propose la retranscription de cet entretien au journal *le Monde* qui le publiera le 7 octobre 1995. Roger des Prés s'est emparé de ce matériau brut de décoffrage pour nous donner à entendre cette « confession » dont chaque mot résonne, le spectacle fini, longtemps dans nos têtes. Kelkal parle et parle et il raconte avec une lucidité étonnante, extrêmement distancié, son itinéraire. Celui d'un garçon qui grandit à Vaulx dans une famille soudée, qui fréquente les jeunes du quartier qu'il croise sur les bancs de l'école puis du collège. Plutôt doué pour les études, il sera admis dans un établissement huppé de Lyon, le lycée La Martinière. Il raconte son sentiment d'exclusion, son sentiment d'échec, sa lente dérive alors que tout semblait le destiner à un brillant avenir. Kelkal raconte le quotidien fait de contrôles d'identité au faciès, l'humiliation croissante, la drogue qui circule dans le quartier. Il évoque sa famille et on ne décelé aucune animosité à son égard, quelques propos légèrement teintés de machisme à l'égard de ses sœurs, ni plus, ni moins que du déjà entendu ici ou là. Il a déjà connu la prison lorsqu'il parle au sociologue et, à ses dires, il semble que sa route y a croisé

celles des Frères musulmans. « Quand tout le monde nous a lâchés dans le quartier, ils sont les seuls à venir jusqu'à toi », lâche-t-il au détour d'une phrase. Est-ce en prison que Kelkal a rencontré ces gens-là ?

Dans le quartier ? Était-il un zoznard paumé ou un terroriste en puissance ? Nous ne le saurons jamais. Les conditions de sa mort ne permettront pas à la justice de faire son travail.

UNE PRESTATION D'UNE JUSTESSE INCROYABLE

Mais ce n'est ni l'objet, ni le propos de la mise en scène de Roger des Prés qui se concentre uniquement sur cet entretien publié post mortem. Sur les écrans, les images, vues et revues à la télé, du corps de Kelkal encerclé par des hommes en tenue de combat. Mais aussi celles de l'attentat de la station Saint-Michel, les victimes évacuées en civière ; le regard, hébété, de celles qui en réchapperont miraculeusement. On ne navigue pas de l'une à l'autre dans un souci d'équilibre ou de politiquement correct mais ces images, vues ainsi et aujourd'hui – soit dix ans plus tard – tandis que se font entendre les mots de Kelkal, obligent le spectateur à les regarder autrement et non plus à les subir. Ce que dit Kelkal sur la vie dans les quartiers, sur les banlieues, sur l'abandon du terrain par l'institution et les politiques, sur le travail de prosélytisme fanatique de la part de certaines associations musul-

manes, en dit long sur cette fuite en avant. La parole de Kelkal est intelligible, audible. On devine la dérive fanatique mais il n'est pas que dans le discours religieux. Il livre un constat précis d'une réalité que personne ne veut ni voir ni entendre. Zakaria Meggouane campe un Kelkal d'une authenticité troublante. Il a le même âge que lui au moment de cet entretien. Ce n'est pas un rôle anodin et sa prestation, sans équivoque (ni victime ni héros), d'une justesse incroyable, mérite d'être saluée.

Quant à Roger des Prés, on appréciera son travail à l'aune d'une ténacité et d'un engagement pour le théâtre dont il ne s'est jamais départi. Installé avec tout son bazar (roulotte, chèvre, chiens, chats, oiseaux et autres bestioles), sur le campus de la fac de Nanterre, dans un lieu qu'il a baptisé la Ferme du bonheur, inclassable, définitive-

ment irrécupérable, Roger des Prés fait théâtre de tout bois. Une telle entreprise n'est pas sans risques tant le sujet a été et demeure encore électrique. Cela pose la question de la représentation de l'histoire immédiate, de la capacité ou pas du théâtre de s'en emparer sans pour autant être dans le factuel. La mise en scène de Roger des Prés est rigoureuse, sans effet de manche. Elle maintient à une juste distance l'émotion que provoque naturellement cette histoire pour convoquer la réflexion. Il ne joue ni sur le malaise ni sur la provocation. Un travail salubre et audacieux.

Marie-José Sirach

*C'était jusqu'au 26 novembre.
La pièce sera reprise
pendant l'été 2007 à Nanterre.
Pour tout savoir sur
les spectacles de la Ferme
du bonheur : 01 47 24 51 24.*